Chapitre 13 : 1958, désespoir

Par AngelDust

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Durant l'hospitalisation de Makimura, Nogami lui avait rendu peu de visites, ses récoltes d'informations étant restées assez maigres. Le convalescent ne pouvait donc pas poser les questions qui lui rongeaient les entrailles, il n'avait aucun moyen de soulager ses angoisses. Rien. Et il ne pouvait parler à personne. Dans le noir, entre les murs lisses et propres de sa chambre, il se prenait à imaginer le pire. Dans le même temps, il avait dû se remettre sur pied. Il avait dû se battre contre son propre corps, contre ses faiblesses. Il le fallait pourtant, pour entretenir le maigre espoir de la revoir, pour sortir d'ici et aller la retrouver. C'était pour lui la seule chose qui comptait vraiment. Apprendre à marcher avec des béquilles, réussir à se déplacer malgré la douleur, se résoudre à utiliser une canne pendant encore très longtemps, s'asseoir en gardant la jambe tendue, nouer ses lacets sans plier le genou... ou si peu... autant de choses à réapprendre.

Tout lui avait paru insurmontable et insupportable, comme le temps qui s'écoulait alors qu'il restait enfermé dans sa chambre. Il se sentait prisonnier, puni pour un crime dont il était la victime mais aussi le responsable. Il voulait crier à l'injustice tout en se pensant coupable, ce qui finit par se répercuter sur son humeur. Ses proches le trouvaient changé, Inari avait regretté sa froideur et sa distance, les infirmières le disaient traumatisé, ses collègues le pensaient inapte à reprendre un jour le service... sauf peut-être pour faire la circulation... et oui, avec une patte folle, vous comprenez ? Mais le convalescent gardait le cap, résolu, à sortir de sa blanche prison aseptisée le plus vite possible.

Enfin, le jour tant attendu de la libération était arrivé ! Ses parents avaient insisté pour venir le chercher mais Masato avait fermement refusé. Il tenait à ce que ce soit Nogami qui se charge de cette tâche. Une fois dehors, sentant l'air vif de l'hiver sur ses joues, Masato se sentit prêt. Il n'avait qu'une idée en tête : retrouver Azami et rien ni personne ne pourrait se mettre en travers de son chemin cette fois. Il était enfin dehors, il arrivait à se déplacer seul, avec le soutien de sa canne, il irait donc la retrouver, coûte que coûte.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ? s'enquit Fumimaro pour la centième fois.

— Me crois-tu capable de l'abandonner ainsi ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire... Enfin... Te pointer là-bas, ce n'est peut-être pas la meilleure option. C'est dangereux tu sais.

— Je sais, mais je m'en fiche.

Masato serra la poignée de sa béquille à s'en faire blanchir les jointures pour ne pas exploser de colère impuissante.

— Je ne sais pas quoi faire d'autre pour avoir de ses nouvelles, lâcha-t-il d'un ton aigre avant d'ajouter, tout en continuant de traverser le parvis de l'hôpital, clopinant devant son camarade valide sans ralentir : Tu n'es pas obligé de m'accompagner, tu sais. Je peux prendre un taxi.

Fumimaro leva les yeux au ciel :

— Pour te retrouver une nouvelle fois à moitié mort ? Non merci.

— Vraiment, tu en as assez fait. Surtout qu'avec ta nouvelle promotion... Un inspecteur ne devrait pas se trouver mêlé à ce genre d'histoires. Je ne t'en voudrais pas si tu préfères ne pas venir.

Les mains dans les poches, Fumimaro l'avait rejoint.

— Ne t'inquiète pas pour ma carrière. Une diseuse de bonne aventure m'a prédit que je serai un jour surintendant de la police de Tokyo, alors...

Masato ne put se retenir de sourire :

— Tu crois vraiment à ce genre de trucs ?

— Oui... Elle a aussi dit que je serai bientôt papa, et, c'est le cas...

Masato s'arrêta et se retourna vers son collègue :

— C'est vrai ?

Nogami se gratta le crâne, visiblement gêné :

— Oui... Enfin, ce n'est pas encore officiel, tu sais, alors tu gardes cette information pour toi, n'est-ce pas ? J'espère que ça sera un garçon. Un garçon en premier pour assurer nos vieux jours, ça serait tellement bien.

— Félicitations, dit simplement Masato, cachant la tristesse que cette nouvelle éveillait en lui. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ?

— Disons que... tu avais d'autres inquiétudes... Et puis, toi… Azami, votre enfant... Enfin… C'est compliqué, tu comprends.

— Les bonnes nouvelles sont toujours agréables à entendre mon ami, assura-t-il en tentant de sourire.

C'est que, au fond de son cœur, il n'était pas très sûr des mots qu'il venait de prononcer. Il aurait

tellement aimé pouvoir se réjouir lui aussi. Azami. Le bébé. Il voulait être auprès d'elle. Au plus vite. Comprenant l'inquiétude de son ami, Fumimaro hocha la tête :

— Allons-y.

Les deux hommes reprirent leur chemin et, en quelques minutes, arrivèrent à la voiture de Fumimaro, une Isuzu blanche flambant neuve. Ils effectuèrent le trajet en silence puis, enfin, Fumimaro se gara devant une gigantesque maison traditionnelle fortifiée. Sans un mot, Masato réussit à s'extraire de la voiture, la jambe raide puis attrapa sa canne que son ami lui tendait. Il se pencha par la portière encore ouverte. Avant qu'il n'ait pu dire quoi que ce soit, Fumimaro répondit :

— Je t'attends là. Tu as ma parole, Makimura.

Masato se redressa, ferma la portière, bomba le torse et marcha la tête haute, faisant résonner sa canne sur l'asphalte du trottoir. Il alla frapper à la grande porte monumentale. Le heurtoir était évidemment en forme de dragon, en métal doré. Un garde ouvrit une petite porte dans la grande, l'inspecta de la tête aux pieds. Avant qu'il ne s'enquiert de son identité, Masato le devança et annonça :

— Bonjour, mon nom est Makimura Masato. J'aimerais voir Mademoiselle Kusumoto Azami.

— Aucune visite, répondit sèchement le garde tout en refermant la porte.

Masato tendit sa canne, empêchant ainsi le panneau de bois de se refermer. Le garde écarquilla les yeux, puis fronça les sourcils et le dévisagea froidement :

— Hé, voulez quoi, vous ? l'interpella-t-il.

— Mon nom est Makimura Masato, répéta le jeune homme, et je viens rendre visite à Mademoiselle Kusumoto Azami.

— C'est bon, j'suis pas sourd, mais toi, il semblerait bien que oui. Je t'ai dit : "pas de visite."

— C'est étrange que mon nom ne vous dise rien. Pourtant, vous ne me semblez ni sénile, ni idiot. Enfin, ce n'est qu'un apriori. Après tout, vous êtes peut-être idiot.

— Quoi ? coassa le garde, irrité.

— Makimura. Ça ne vous dit vraiment rien ?

— Non.

—Pourtant... Vous m'avez laissé pour mort sur les quais nord il y a un peu plus de trois mois.

L'homme en noir secoua vigoureusement la tête :

— J'suis au courant de rien, moi. Partez. On n'est pas une œuvre caritative, ici, allez-vous plaindre ailleurs.

— Je ne viens pas me plaindre. Je veux voir l'Oyabun Kusumoto Teijo.

— Notre Oyabun n'autorise plus les personnes étrangères à la famille à entrer dans cette maison.

— Dois-je préciser que je suis officier de police ?

Le garde ricana :

— Un officier de police ? Et qu'est-ce que ça peut m'faire ?

— Je suis ici à titre privé mais je peux aussi ouvrir une enquête si vous préférez.

— Et sur quoi enquêteriez-vous ? répliqua le yakuza moqueur.

Masato avait anticipé cette discussion, il savait qu'il n'avait aucune chance d'entrer s'il comptait sur la gentillesse de ses hôtes. Il avait donc prévu de bluffer :

— Oh, je pourrais ouvrir des enquêtes sur plein de choses... J'ai pu rencontrer des personnes qui avaient beaucoup à dire. Vraiment beaucoup. Surtout que certains de vos collègues m'ont tabassé, on va dire que je pourrais en profiter pour régler mes comptes, si vous voyez ce que je veux dire.

Le regard du garde changea. D'un coup, il semblait indécis. Il faut dire que ce jeune homme avait de l'assurance. Et puis... Makimura ? Ça lui disait vaguement quelque chose, mais quoi ? Il n'était à la sécurité que depuis quelques semaines, alors toutes ces histoires... Il se perdait un peu avec tous ces nouveaux noms, ces grades et ses petits détails. On lui avait ordonné de ne laisser entrer personne. Il ne laisserait donc entrer personne. Mais ce gars avait quelque chose, un truc dans le regard qui lui faisait comprendre qu'il ne mentait pas et qu'il ne reculerait devant rien. Sentant son adversaire abdiquer peu à peu, Masato asséna le coup de grâce :

— Si vous me laissez entrer, je peux éventuellement oublier certaines preuves qui incriminent vos patrons. Je suis certain qu'ils sauront se montrer reconnaissants. C'est mieux que d'y laisser son petit doigt s'ils apprennent que vous avez fait une telle bêtise.

— Je... Je ne suis pas autorisé à prendre ce genre de décisions.

— Alors, menez-moi à votre Oyabun, comme ça je pourrai en discuter avec lui.

Quelqu'un claqua des doigts dans le dos du garde, la porte s'ouvrit, grinçant sur ses gonds. Un autre garde, plus âgé et plus massif, se planta devant lui :

— Makimura ?

Masato hocha la tête.

— Vous êtes attendu.

Masato sentit son cœur se gonfler à nouveau d'espoir. Il fit tout son possible pour dissimuler sa satisfaction et son impatience.

— Déposez vos armes avant d'entrer, ordonna le second garde.

— Je ne suis pas armé.

— La canne ?

— Indispensable pour marcher.

Après quelques secondes de silence passées à dévisager Masato, l'homme hocha la tête et lui fit signe de le suivre.

A chaque pas qu'il faisait sur le parquet parfaitement ciré, le jeune homme espérait apercevoir Azami. Avait-elle été prévenue de son arrivée ? Était-ce elle qui était intervenue pour le laisser entrer? Viendrait-elle à sa rencontre ? Où était-elle ?

Mais il ne la voyait pas. Il ne l'entendait pas. Rien ne trahissait sa présence en ces lieux impersonnels et immenses. Il ne voyait personne sauf les hommes en noir qui se figeaient sur son passage, le fusillant du regard ou l'inspectant d'un air intrigué et narquois. Il n'entendait rien de plus que le bruit de sa canne martelant le sol dans le silence assourdissant.

A force de longer un long couloir bordé de panneaux en papier de riz, lui et le garde arrivèrent devant une porte plus grande que les autres, celle de la pièce de réception principale, sans aucun doute. Il allait donc enfin être reçu par l'Oyabun des Dragons de Feu, le chef Kusumoto Teijo, le grand-père d'Azami. Et il allait enfin pouvoir faire ce qu'il aurait dû faire depuis le début : demander la femme de sa vie en mariage, la libérer de sa prison, l'emmener avec lui, loin d'ici. Ils iraient refaire leur vie loin du Japon, en Europe ou aux Etats-Unis, qu'importe. Ils seraient tous les deux, et plus personne ne pourrait leur faire de mal. Teijo devrait comprendre que c'était là la seule façon de rendre sa chère petite-fille heureuse. Masato saurait le lui prouver. C'était la seule solution. Un grand-père ne pouvait laisser la chair de sa chair vivre dans la tristesse et la violence. Il céderait. Par amour pour Azami, Masato vaincrait. Par amour pour Azami. Azami...

La porte en bois coulissa silencieusement et s'ouvrit sur une grande salle somptueusement décorée. Masato, croyant désespérément qu'elle serait là, cherchait partout la silhouette de son aimée du regard, le cœur battant à tout rompre. Il devait la serrer dans ses bras. Il avait tant besoin de sentir son parfum et sa peau sous ses doigts. Il voulait juste voir ses yeux lui sourire et glisser sa main dans la sienne. Rien d'autre, juste ça. Juste elle.

Après le départ de Masato, Fumimaro avait eu l'impression que le temps avait ralenti son cours. Il n'avait eu de cesse de consulter sa montre ou de s'allumer une cigarette, espérant calmer son impatience et son inquiétude, en vain. Quand, enfin, la porte de la forteresse Kusumoto, grand bastion du clan des Dragons de Feu, s'ouvrit en grinçant sur ses gonds, Fumimaro bondit hors de sa voiture pour rejoindre son ami sur le trottoir.

— Comment ça s'est passé ? Tu l'as vue ? Tu as pu parler à Azami ? Où est-elle ?

Masato, pâle comme un linge secoua négativement la tête, les dents serrées. Il se dirigea rapidement vers la voiture en s'appuyant nerveusement sur sa canne et dépassa son ami sans le regarder vraiment. Il semblait épuisé. Fébrile, il glissa sur ses appuis et tomba lourdement sans que Fumimaro ait pu faire quoique ce soit pour le rattraper. Dans leur dos, éclata un rire gras et caverneux :

— Alors petit flic, on ne tient plus debout ?

Les deux amis se retournèrent : un jeune homme vêtu de noir, les cheveux coupés à la brosse, se dirigeait vers eux, le pas lent et assuré. Sa large carrure trapue laissait entrevoir une condition physique de lutteur, son regard acéré, une âme de tueur. Masato se releva avec l'aide de son ami, vacilla jusqu'à ce qu'il retrouve le soutien de sa canne sous le regard méprisant du yakuza qui lui faisait maintenant face.

— J'ai oublié de te remercier, petit flic. Grâce à toi, j'ai pu me débarrasser de cette putain de gonzesse. Elle laisse enfin la place à qui de droit. Oshima sera bientôt un héritier digne de ce nom, je peux te le gar...

L'homme eut le souffle coupé et ne put achever sa phrase. Masato venait de lui foncer dessus, le reversant au sol, le criblant de coups de poings comme s'il en pleuvait. Son nez craqua sous un impact, son arcade sourcilière sous un autre, la mâchoire, les dents... Masato déversait sa rage et punissait celui qui avait causé tous ses malheurs. Il voulait le tuer. Oui, là maintenant, il ne souhaitait qu'une chose : mettre à mort le coupable qui venait d'avouer. Celui à cause de qui tout était arrivé. Ses poings le faisaient souffrir à chaque coup porté mais il ne pouvait pas s'arrêter, se délectant des gémissements qu'il provoquait. Même les appels de son ami, dans son dos, ne parvenaient pas à le sortir de sa transe rageuse.

Ce ne fut que quand des hommes surgirent par la porte pour porter secours à leur comparse et qu'un d'entre eux attrapa Masato par les coudes pour le tirer en arrière qu'il cessa de se battre. Amaigri par son long séjour à l'hôpital, le convalescent ne pesait pas bien lourd et ne put opposer qu'une faible résistance. Un deuxième yakuza s'apprêtait à lui flanquer un violent coup de poing dans l'estomac quand une détonation retentit dans le crépuscule. Tous se figèrent et se tournèrent vers le tireur.

— Lâchez-le ! ordonna Fumimaro en les pointant un à un avec son arme. Le premier qui bouge, je l'dégomme.

Masato parvient à se dégager, trébucha jusqu'à sa canne restée au sol. Les hommes retenaient leur souffle jusqu'à ce que le blond se redresse lentement, en ricanant malgré sa bouche ensanglantée :

— T'oseras jamais tirer sur quelqu'un, dit-il en s'asseyant sur le trottoir.

— Tu veux tester ? menaça le policier en pointant son arme sur lui.

— Tu signerais ton arrêt de mort, précisa-t-il en désignant les hommes autour de lui.

— Toi aussi. Je ne raterai pas ma cible à cette distance. A toi de voir si tu as envie de mourir.

Porté par la rage, Masato s'apprêtait déjà à se ruer à nouveau sur sa proie, le poing droit dressé.

— Non ! l'interrompit Fumimaro en le retenant de sa main libre. Arrête. On s'en va.

Le jeune homme se figea, les yeux emplis de haine et son ami dut littéralement le tirer par le col pour le faire entrer dans la voiture :

— Maintenant ! Les collègues risquent de rappliquer. Vite !

Il regarda par-dessus son épaule, l'oreille aux aguets. User d'une arme à feu dans la rue, en plein jour, voilà qui risquait d'attirer l'attention des voisins. Un coup de fil était si vite passé. Masato abdiqua devant le regard déterminé de Fumimaro. Son ami avait raison. Il valait mieux battre en retraite. En plus, il se sentait soudain tellement mal qu'il en avait envie de vomir. Il refusait de se donner en spectacle, surtout devant ces types. La vengeance viendrait, il lui ferait payer ces mots, à ce petit con à la coupe débile, mais pas aujourd'hui. Le jeune policier se dirigea en boitant vers la voiture, la main douloureuse et le cœur empli de haine.

Nogami alla se mettre au volant, gardant en ligne de mire le yakuza qui se relevait en crachant un filet de sang au sol sans les lâcher du regard. La menace était claire, le danger réel. A eux deux, même avec un revolver, ils ne feraient pas le poids face à des dizaines d'hommes violents et entraînés à se battre. En plus, Masato et lui n'étaient pas en service, aucune enquête n'était ouverte. Jamais ils ne pourraient expliquer leur présence devant cette maison, surtout avec un officier de la circulation en convalescence.

Fumimaro entra rapidement dans la voiture et démarra sur les chapeaux de roues, faisant crisser les pneus de sa Isuzu sur l'asphalte. Au coin de la rue, il prit le virage à toute allure, manquant de renverser la petite voiture. Il roula pendant quelques minutes, puis, quand il eut la certitude d'avoir mis assez de distance entre eux et la forteresse Kusumoto, il se gara en freinant brusquement. Il se tourna alors vers son ami, les sourcils froncés, les mâchoires serrées. Devant le mutisme de Masato qui gardait les yeux fixés droit devant lui, il s'écria :

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? T'es devenu complètement fou ou quoi ? Tu voulais nous faire

tuer ? Je comprends que tu aies eu envie de lui casser la gueule mais quand même ! Si je n'avais pas été là, t'aurais fait quoi, hein ? Ça t'a pas suffi, trois mois à l'hospice ? Tu veux y retourner à peine sorti ? Mais t'as quoi dans le crâne, bordel ?

— Elle est morte, répondit Masato d'une voix blanche.

Les mots s'étaient violemment battus dans l'habitacle de la petite voiture. Fumimaro garda la bouche ouverte, le souffle suspendu, muet de stupeur.

— Azami est morte, répéta son ami d'un ton toujours aussi éteint.

— Quoi ?

— Le grand Oyabun Kusumoto a été très clair : je ne la reverrai jamais car elle n'est plus ici. Il l'a envoyée vers d'autres cieux.

— Non, ce n'est pas...

— C'est ce qu'il m'a dit, expliqua-t-il en se tournant vers son ami, les yeux vides, le teint pâle. Il m'a clairement fait comprendre que je devais tourner la page. Elle n'est plus de ce monde.

Masato secoua la tête, incrédule :

— C'est sa seule héritière. Ce n'est pas logique !

— Il y a l'autre. Celui dont l'autre connard peroxydé a parlé, tu l'oublies, lui ? Oshima... Et c'est ce que l'Oyabun a dit aussi, il a affirmé avoir un autre héritier. Il va certainement passer la main à Oshima.

— Non, ça ne tient pas la route. Depuis des années, Kusumoto n'en veut pas, d'Oshima. Les deux hommes n'ont pas du tout la même façon de voir les choses. Il lui a refusé la main d'Azami et....

— Tu étais mal renseigné, on dirait, le coupa sèchement Masato.

— Non, non, non ! Mes sources sont fiables ! C'est pour ça que le clan se scinde en deux camps depuis presque trois ans : ceux qui suivent le grand-père ou celui qu'il choisira pour sa fille d'un côté, et ceux qui veulent des gains immédiats quitte à se lier à des groupes étrangers de l'autre. Et ceux-là, c'est Oshima et le clan des Pégases. Oshima est d'origine thaïlandaise. Teijo refuse de lier les Dragons à des mafias étrangères.

Masato secoua la tête, de plus en pâle :

— Il faut croire que leurs divergences n'étaient pas suffisantes. "Le clan passe avant tout" a dit Kusumoto. "Le clan passe avant tout".

— Que t'a-t-il dit exactement sur Azami ?

Masato plongea son visage entre ses mains, soupira. Il se frotta les joues puis regarda son ami :

— Il ne s'est même pas levé. J'ai dû m'agenouiller comme tous les autres types à sa solde. J'ai dû m'agenouiller devant lui et veiller à ne pas le regarder dans les yeux alors qu'il était en train de me dire que je ne la reverrai plus jamais !

— De quoi est-elle morte ?

— Je... Il a laissé entendre qu'Azami...

Sa voix se brisa et ce fut en chuchotant qu'il continua :

— Azami s'est... sacrifiée... pour l'honneur du clan... Le clan avant tout. Elle a "assumé les conséquences désastreuses de ses actes inconsidérés" a dit Kusumoto. Mot pour mot. Elle s'est "sacrifiée", Nogami. Le message est clair.

— Quoi ? s'exclama Fumimaro. Je n'y crois pas !

— Moi non plus, je n'y ai pas cru. Et pourtant...

— Non ! Elle portait votre enfant.

Masato haussa les épaules, le regard vide. Fumimaro ne décolérait pas :

— Une mère ne ne se suicide pas ! Tu devrais voir ma Yasuko... Elle... Elle est déjà en train de se transformer en louve. Ça ne colle pas.

— Le clan avant tout, répéta Masato. Ces gens-là ne fonctionnent pas comme nous.

Nogami secoua la tête :

— Je faisais surveiller la villa et l'organisation depuis que tu es à l'hôpital, Masato, j'aurais su s’ils étaient en deuil. Il y aurait eu une cérémonie, des visites, des hommages des vassaux. Il n'y a rien eu de tout ça.

— Personne ne l'a pleurée. Ça se peut. Apparemment, elle a porté atteinte à l'honneur du clan. Ou alors Teijo l'a interdit, qu'est-ce que j'en sais.

— Non, je n'y crois pas.

— Il a dit que tout a été fait selon les règles.

— Je n'y crois pas. Mes sources m'en auraient informé, il y aurait eu des témoins, des indices,

des...

— Tes sources n'ont pas vu ça.

— Impossible. Elles ne m'auraient pas dupé à ce point, trancha Fumimaro. Laisse-moi le temps, Masato. On peut ouvrir une enquête. On finira par trouver quelque chose.

— Je ne veux pas.

— Pourquoi ? Il y a forcément un acte de décès, on pourra demander une autopsie, on les fera payer ! Les inculper de meurtre, de maltraitance, de dissimulation de preuves, d'incitation au suicide, de...

— Ça changera quoi ? l'interrompit Masato. Elle est morte !

— Comment ça, ça changera quoi ? Ils auraient poussé une jeune mère à se suicider et nous, on ferme les yeux ? Tu déconnes là ?

— Nogami ! Arrête, s'il-te-plait, prononça Masato d'une voix blanche. Elle est morte. Morte. Et notre enfant aussi. Je veux rentrer à la maison. S'il-te-plaît.

Il secoua la tête, les yeux baissés vers ses mains égratignées et tremblantes :

— Elle est morte. Ramène-moi chez moi.

Fumimaro resta sans voix. Il ne savait que dire. C'était trop invraisemblable. Pourtant, Masato avait l'air convaincu.

— Je... Je suis tellement désolé, tu sais.

Masato haussa les épaules, la tête baissée, le visage dissimulé par sa chevelure hirsute.

— Je mènerai l'enquête, promit Nogami.

— Non. Il n'y a pas d'enquête à mener. Personne ne te dira jamais rien, tu ne trouveras jamais rien sur sa mort.

Après un moment de silence, Fumimaro murmura :

— Toutes mes condo...

— Garde tes condoléances pour toi. Je ne veux plus jamais entendre son nom. Ça fait trop mal.

Fumimaro baissa les yeux, ne sachant plus que dire. Le cœur lourd, il redémarra sa voiture et reconduisit son ami chez lui sans qu'aucun mot supplémentaire n'ait été prononcé.

Masato garda le lit pendant une semaine, au grand désespoir de ses parents qui ne comprenaient absolument pas ce qui était en train d'arriver à leur fils. Ils ne savaient que faire pour lui, pour le sortir de son mutisme ou pour qu'il accepte de s'alimenter. Ils ignoraient que, dès qu'ils avaient passé la porte de sa chambre, Masato se tournait vers l'oreiller d'Azami, y enfouissait son visage dans l'espoir d'y retrouver un peu de son parfum et restait ainsi, les yeux posés dans un coin où un parapluie rouge avait été oublié après une nuit d'orage, sans même espérer la libération du sommeil.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés